

LA COURONNE DE VENISE

l'on n'avait pas la certitude, disait l'empereur Constantin Paléologue, que le Paradis terrestre fût en Asie, je croirais qu'il n'a pu être que dans le territoire de Padoue. » Ce qui me frappe, c'est combien, à quelques lieues de Venise, toutes choses ont un autre aspect. Ni le climat, ni le paysage, ni le ciel, ni les habitants ne sont pareils. La lumière surtout est très différente ; elle n'est pas brumeuse et colorée, comme sur la lagune, mais aiguë et vive. Les formes se dessinent nettement, accusant leurs reliefs. Les lignes des collines Euganéennes, si molles et si floues, quand on les regarde de Venise, ont ici une précision presque trop dure à l'œil. Et je saisis, rien qu'à marcher sur cette route, pourquoi la vision des peintres padouans est si dissemblable de celle des Vénitiens, parmi lesquels, si longtemps, on a voulu les ranger. L'école de Padoue est bien plus voisine de Florence, d'où vinrent d'ailleurs, aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, les deux grands maîtres dont l'influence fut décisive. Giotto et Donatello ne se sentirent point dépaysés sur les rives du Bacchiglione et furent tout de suite compris et imités. Rien n'est plus loin de l'art de Titien que la manière un peu dure et sèche de Squarcione ou de Mantegna.

Au sortir de Padoue, la route de Ferrare longe en ligne droite le canal de Battaglia. Sur la gauche, se déploie une vaste étendue, jadis marécageuse, aujourd'hui assai-